

24 images

24 iMAGES

Richard Berry

Marcel Jean

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1992). Richard Berry. *24 images*, (64), 30–31.

RICHARD BERRY

Lorsqu'il apparaît dans un film, Richard Berry offre une présence qu'on dirait issue de la rue. Une présence totale, physique, où l'on ne sent jamais le poids d'une quelconque technique de jeu. Ce naturel, cette façon de jouer du muscle, du nerf, du sang, autant que du regard ou de la voix, c'est ce qui fait son inestimable valeur.

Pourtant, Berry a une formation des plus classiques. D'abord le Conservatoire, où il est dirigé par Antoine Vitez. «C'était mon patron. C'était un grand bonhomme, raconte l'acteur. Il libérait les élèves parce qu'il faisait appel à l'imagination, mais surtout à l'intelligence de l'imagination. Il se consacrait à te faire comprendre le sens de la pièce, puis te disait: "Fais ce que tu veux". Tu n'avais d'autre choix que de t'épanouir.»

En presque vingt ans de carrière, Richard Berry a vu passer le commun des metteurs en scène français: Claude Pinoteau, Michel Vianey, Eli Chouraqui, Gilles Béhat, Denis Amar... Il a aussi occupé la tête d'affiche de ce qui est sans doute, pour un acteur français, le film le plus traumatisant qui soit: *Une chambre en ville* de Jacques Demy. On se souvient de ce film, l'un des chefs-d'œuvre du cinéaste, comme étant un cas extrême du clivage qui peut exister entre la critique et le public. En effet, les critiques français, unanimes à reconnaître la qualité remarquable de l'œuvre, avaient fait paraître dans les journaux un encart publicitaire. Ils témoignaient leur appui au film et enjoignaient le public à le voir. Ce dernier, cependant, refusait d'emboîter le pas et *Une chambre en ville* fut un échec commercial aussi cruel qu'imprévisible. Pour Berry, l'expérience fut difficile. «Tourner avec Demy, c'était entrer dans la légende. Entrer dans l'univers du type qui a fait *Les parapluies de Cherbourg* et *Les demoiselles de Rochefort*. Puis, lorsqu'est arrivée la sortie du film, le geste d'éclat des critiques et l'échec commercial, ça a été dur. Des metteurs en scène comme Demy, de son envergure, je n'en ai pas vu beaucoup par la suite. L'échec du film me peinait donc beaucoup. Immédiatement après *Une chambre en ville*, j'avais fait *La balance*, de Bob Swaim, un petit film que personne

n'attendait et qui a remporté un succès fou, mais sur lequel la critique a posé un regard plutôt condescendant. C'était donc un complet renversement de situation. Ce que j'ai compris alors – et qui me fait chier – c'est qu'il est extrêmement rare d'avoir les deux en même temps.»

«Le plus difficile, lorsque tu as fait un film comme *Une chambre en ville*, c'est que les gens deviennent plus exigeants: ils considèrent comme une trahison de te voir dans des films qui ne sont pas à la hauteur. Mais, des films comme celui-là, on ne t'en offrira peut-être plus jamais d'autres.»

Avec *Le petit prince a dit*, de Christine Pascal, Richard Berry a l'occasion rêvée de rallier à la fois la critique et le public. Son interprétation du rôle du père, aux côtés de la petite Marie Kleiber, constitue l'un des nombreux points forts d'un film qui assume merveilleusement sa part de risque. «Lorsque tu joues avec un enfant, raconte Berry, il y a forcément un échange qui se crée: t'es obligé de l'aider. L'enfant-acteur est soit excellent, soit très mauvais. Il n'y a pas de milieu. Mais lorsqu'il est bon, il t'oblige à faire des choses incroyables, à te surpasser parce qu'à côté de son naturel, tes trucs d'acteurs peuvent très mal passer.»

Richard Berry n'a que de bons mots à l'endroit de Christine Pascal, avec qui il a déjà tourné *La garce*, en 1984. «Le fait qu'elle soit aussi actrice favorise deux choses. D'abord, bien que ce soit difficile à démontrer clairement, l'écriture du scénario semble correspondre davantage aux attentes et aux besoins des acteurs. Ensuite, sur le plateau, lorsqu'elle nous dirige, la compréhension est plus rapide. On parle entre professionnels. Pas besoin de tout expliquer. Lorsque je dis: "Je ne peux pas faire ça comme ça, tu le sais..." Elle répond: "Je sais." Et, c'est vrai, elle le sait vraiment...» ■

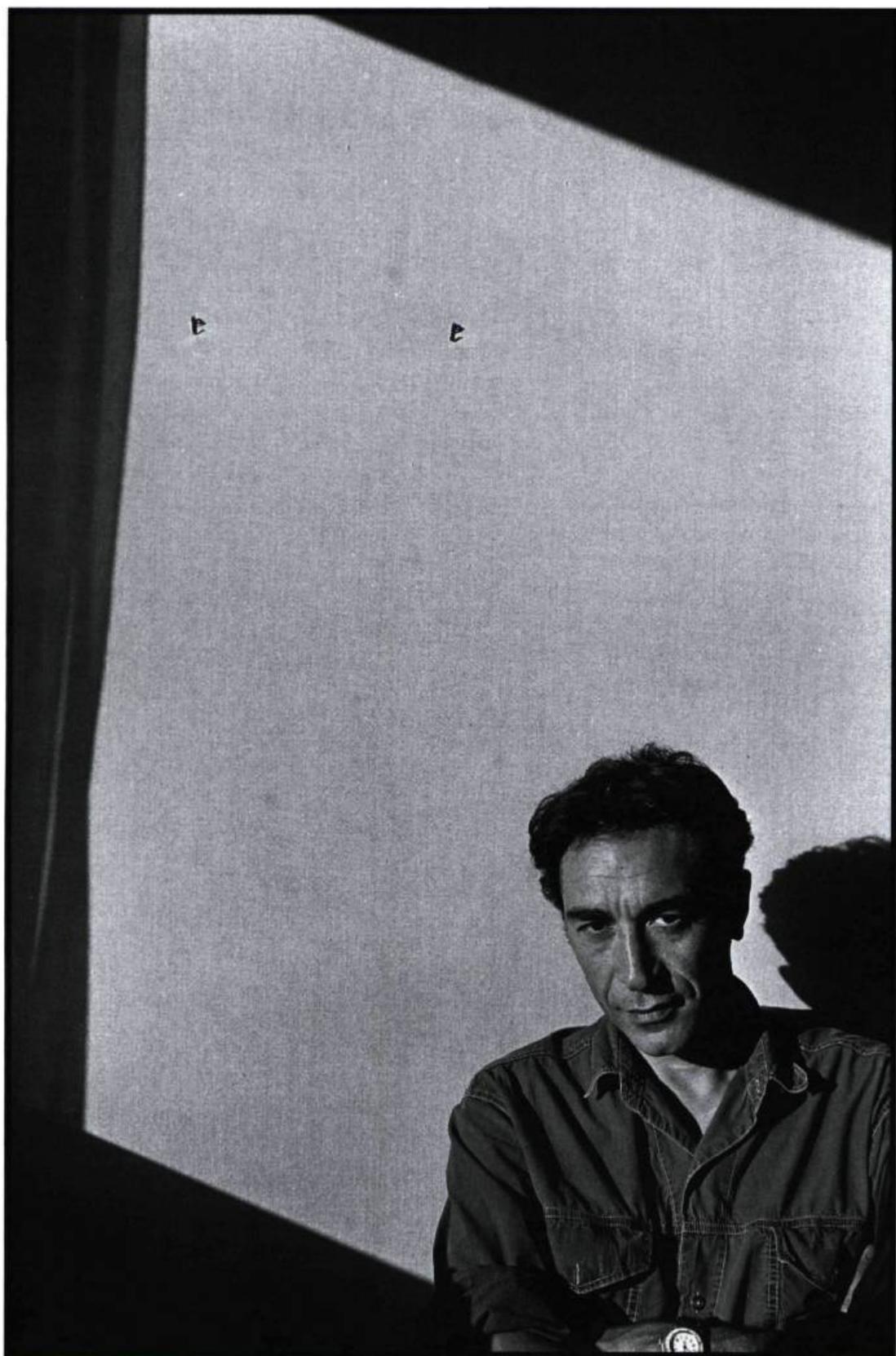


PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE